

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE



supplément à théâtre(s) n°1

CAHIER DE CRÉATION

SAGA

JONATHAN CAPDEVIELLE

**« JE ME METS
EN DANGER POUR
ÉVITER LA ROUTINE,
GARDER LE CAP.
JE DOIS ME
RÉINVENTER SANS
CESSE POUR NE
PAS ME SENTIR
DANS UN ZOO. »**

Jonathan Capdevielle

Supplément gratuit au magazine Théâtre(s) n°1 – Printemps 2015. Rédacteur en chef : Nicolas Marc.
Textes : Anne Quentin. Maquette et mise en page : Émilie Le Gouëff. Publié avec le concours
du Parvis, scène nationale Tarbes-Pyrénées. Editeur : Théâtre(s), 11 rue des Olivettes, CS 41805,
44018 Nantes Cedex 1, France © Tous droits réservés. Dépôt légal : mars 2015.

JONATHAN CAPDEVIELLE EN CLAIR-OBSCUR

Hyper doué, décalé, ambigü, serial déconcertant...



ALIX SARRADE

• 3 •

La première fois qu'on l'a rencontré, il était David Brooks, un serial killer détaillant avec une précision clinique ses instincts de bourreau et le martyr de ses vingt jeunes victimes, violées, découpées... C'était en 2009, dans *Jerk* de Gisèle Vienne. Expérience troublante du spectateur divisé, entre fascination morbide et compassion voyeuse, face à un Capdevielle plus vrai que nature. On s'apprête donc à retrouver le double de Brooks. Ce sera où il veut. Il propose

Berthillon, sur l'île Saint-Louis, plutôt chromo pour touristes que zinc interlope pour psychopathe. Il va avoir 40 ans mais garde une éternelle silhouette d'ado, jeans, sweat et basketts. Qu'est-il devenu ? « *Ce personnage, je l'ai trimballé, cinq ans. Pour rentrer dans sa peau, je me suis exposé à des états émotionnels limites. Certains soir, je ne pouvais plus dire un mot, je jetais des regards de panique vers la régie. Il fallait arrêter. Parfois l'empreinte vous quitte, parfois elle persiste encore...* » Avec la pièce,

il s'est fait un nom et un pedigree, la critique l'encense. Artiste complet, surdoué, génial, hors-normes, on frise la dithyrambe et ça ne l'enchanté pas. Tout juste concède-t-il, «*j'apprends vite*» et il le prouve : il est chanteur, marionnettiste, acteur pour le théâtre et le cinéma, danseur, metteur en scène, auteur, ventriloque et s'excuserait presque de la multitude, «*je suis un courant d'air, j'ai peur de l'ennui, de la routine*». Paradoxal pour un artiste qui aligne de vraies fidélités, il est de tous les projets de la chorégraphe Gisèle Vienne depuis leur rencontre à l'École nationale des arts de la marionnette, où ils étudiaient à la fin des années 90. A la seule évocation de l'École, Capdevielle ne manque pas de rappeler, un brin piqué, qu'il a fini son cursus avec la mention passable pour «*un certain dérangement quant à l'univers proposé...*» No comment. Un mal pour un bien, il y croise celle qu'il ne quittera plus. «*On partage le même humour, les mêmes excitations.*» Le comédien nage comme un poisson dans les eaux troubles de l'imaginaire de Gisèle Vienne, elle qui a fait du plateau l'espace sublimé de ses «*sentiments inavouables*» comme elle dit. Il a aussi été compagnon des chemins de traverse de l'inclassable Yves-Noël Genod, autre border line des scènes. Il faisait partie de son boys band, le groupe Saint Augustin. L'aventure s'est arrêtée avec *Rester vivant*, le dernier opus de Genod conçu à l'origine à partir de textes de Houellebecq. Mais l'OVNI Genod est imprévisible. Il s'est soudain intéressé à Baudelaire. Trop dur à suivre.

Est-ce parce qu'il baigne depuis toujours dans les paysages d'ados ambiva-



D. R.

lents que lui fabrique Gisèle Vienne ? En tous cas, le temps semble n'avoir aucune prise sur Jonathan Capdevielle et l'ambiguïté affleure, l'air de rien, à chacun de ses propos. Jamais où on l'attend. Il se livre sans tabous, a fait de sa vie un roman, mais déjoue sans cesse les chemins trop balisés de l'exhibiton, avec une innocence et une pudeur déconcertantes. On l'attend branché, labellisé underground versus Beaubourg, il peut en aligner le CV. Mais il est né à Tarbes, est intarissable sur les us locaux. Il s'inquiète de savoir si on connaît la recette de la garbure, cette soupe basco-béarnaise faite de talons de jambon et d'haricots tarbais qui tient chaud aux abattis, s'émeut de la bigourdane, figure folklorique locale et adore raconter le passage des conscrits qui viennent récolter quelques pépètes pour leur bal alors même que le service militaire a disparu. Second degré ? Et pourtant, il s'offusque vraiment de ces espèces en voie de disparition, «*Les traditions se perdent*»... Son passé provincial lui colle aux basques, mais il a cette légère ironie, ce décalage qui sauve du kitsch total. Artiste pop, il cultive une obsession

pour Madonna, son corps, son image, son esthétique. Il a grandi avec ses ritournelles, s'est retrouvé dans les sujets dont elle parle, l'ambiguïté, la sexualité, l'identité. «*Elle assure encore très bien, sur scène surtout.*» L'enthousiasme n'est pas feint. Dans *Adishatz*, il chante a capella ses meilleurs tubes, il les connaît par cœur et les chante magnifiquement. Car cet excellent imitateur de Vanessa Paradis, Muriel Robin ou Douste-Blazy (!) aurait pu être chanteur, catégorie contreténor. Il fut élève de Martine Viard, l'égérie d'Aperghis, mais «*quand j'ai vu l'hygiène de vie que cela nécessitait, j'ai renoncé.*» Capdevielle rend-que les maladies de sa génération,

les séries US, les icônes pop, un brin d'exotisme dans une enfance «*un peu compliquée.*» La mécanique l'obsède, les machines à laver en panne sont son cauchemar même chez les copains où on ne lui demande rien «*je suis Monsieur Darty.*» Mais il tient à préciser «*J'aime beaucoup les animaux aussi et les films gore.*», reste fan des docu catastrophe de la chaîne du National Geographic et regrette le départ de Christophe Hondelatte dans «*Faites entrer l'accusé.*» «*Il avait la théâtralité, un humour noir qui manquait maintenant.*»

Acteur surexposé, il vit dans un tourbillon permanent, pas vraiment étonnant pour un courant d'air. Et s'il avoue une

LES SPECTACLES-CLÉS

• 5 •

Jerk, en mars 2008. Reconstitution d'un fait divers US des années 70, mis en scène par Gisèle Vienne d'après une nouvelle de Dennis Cooper. Seul en scène, Capdevielle incarne un psychopate qui narre par le menu à des élèves venus l'étudier ce qui l'a conduit en prison. Aidé de marionnettes ou plutôt comme possédé par elles à qui il prête sa voix de ventriloque, il nous fait traverser 1 heure durant, les crimes et les fantômes du tueur Dean Corll dont il fut le complice et fait parler les victimes. Exposé complaisant ou redemption d'un salaud ? Les deux sans doute. C'est trash, touchant aussi. Puissant.

Adishatz, adieu (en gascon), en novembre 2009. Un auto-portrait des années d'adolescence en forme de tour de chant. On y croise Madonna, Cher, Lady Gaga, icônes pop interprétées a capella mais aussi Purcell, Cabrel et un sublime chœur des Hautes-Pyrénées. Il y a aussi cette homosexualité pas si bien acceptée, les virées en boîte, la tendresse pour le père lointain, les séjours à l'hôpital de la sœur condamnée. Capdevielle qui fait toutes les voix semble se démultiplier. La nostalgie, mais avec le show et ça fait toute la différence.



MATHILDE DAREL

ALAIN MONOT



propension à se laisser porter par les projets des autres, il sait tenir sa barque pour raconter des histoires, surtout la sienne dont il a fait une fiction pour le théâtre. Une évidence pour lui. «*Le théâtre existe pour travailler avec ce qu'on est, ses fragilités, sa vulnérabilité. C'est un*

espace où on a le droit de se dévoiler, même avec pudeur.» Et il ne s'en prive pas. Après *Adishatz*, années de son adolescence, il vient de créer *Saga*, roman intime, chez lui à Tarbes. Il avait invité une trentaine de proches. Dans son jus, la fête familiale virait au docu-vérité. / ANNE QUENTIN /

BIOGRAPHIE

1976 Naissance à Tarbes.

1996-1999 Formation à l'Ecole supérieure nationale des Arts de la Marionnette

AU THÉÂTRE

Il a participé à diverses créations : *Personnage à réactiver*, œuvre de Pierre Joseph (1994), *Performance*, avec Claude Wampler (1999), *Mickey la Torche*, ms Lotfi Achour, Tunis, (2000), *Les Parieurs*, et *Blonde Unfuckingbelievable Blond*, ms Marielle Pinsard (2002), *Le Golem*, ms David Girondin Moab (2004),

2004-2010 : participe aux créations de Yves-Noël Genod : *Le Dispariteur*, *Le groupe St Augustin*, *Monsieur Villovitch*, *Hamlet* et *Marseille Massacre* (atelier de création radiophonique - France Culture),

2013 : *Bodies in the cellar* de Vincent Thomasset

Depuis 2001 : il collabore aux créations de Gisèle Vienne *Splendid's* de Jean Genet, *Showroomdummies* (création 2001 et re-écriture 2009) et *Stéréotypie* mises en scène avec Étienne Bideau-rey.

Puis *I Apologize*, *Une belle enfant blonde / A young, beautiful blonde girl*, *Kindertotenlieder*, *Jerk*, pièce radiophonique, *Jerk*, solo pour un marionnettiste, *Éternelle idole*, *This is how you will disappear* (2010).

EXPOSITION

LAST SPRING : a prekel (G. Vienne).

AU CINÉMA

Acteur dans *Boys like us* de Patrick Chiha (2014).

PERFORMANCES

2006 : avec Guillaume Marie, *We are accidents waiting to happen* (Palais de Tokyo)

2007 : *Jonathan Covering*, performance-tour de chant (Festival Tanz im august à Berlin),

2009 : *Adishatz/Adieu*, Centre Chorégraphique National de Montpellier

2011 : *Popydog*, créé avec Marlène Saldana (Centre National de la Danse - Pantin).

2012 : *Spring Rolle*, projet in situ, (Festival far° - festival des arts vivants de Nyon (Suisse))



LE PARVIS/D.R.

· 7 ·

LA SAGA DE SAGA

Une aventure théâtrale vécue dès les premières répétitions. Retour sur un processus créatif.

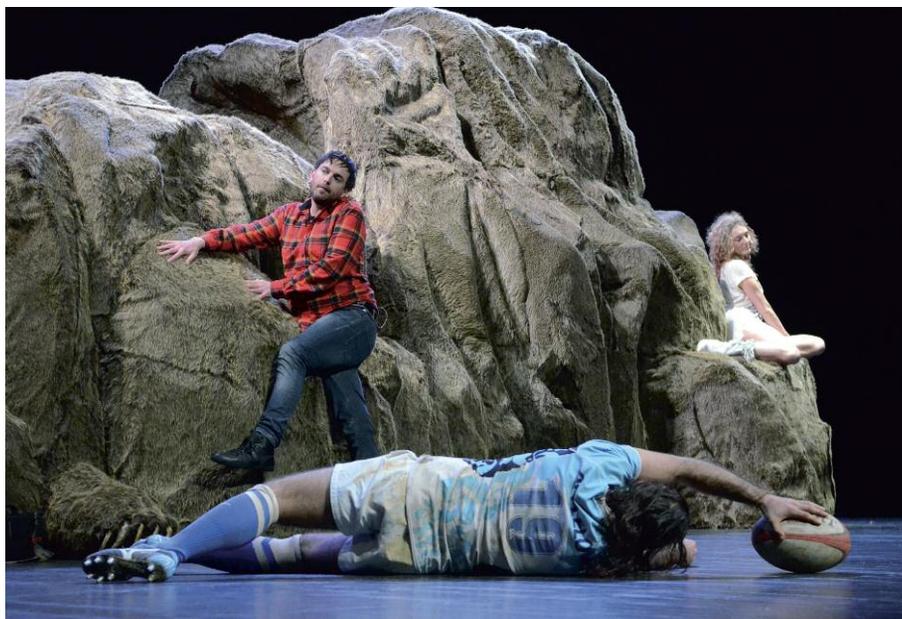
LE ART POUR SE DIRE

«Après ce que j'ai traversé, il me semblait inévitable de travailler sur ce qui me constitue et la magie du plateau fait que les choses se transforment et prennent d'autres formes que la réalité.» Saga pour accepter ou exorciser la famille. La thérapie a commencé avec *Adishatz*, les années adolescentes. Mais pour s'arracher vraiment à ce passé, il fallait un exutoire «en explo-

rant la mémoire des faits, je veux dire ce qui nous constitue, ce qui fabrique une vie.»

LE ROMAN FAMILIAL

Cela ressemble à une tragédie antique, la famille Capdevielle a traversé la maladie, la mort, la pauvreté, le banditisme. La vie du petit Jonathan n'est pas un long fleuve tranquille, mais le benjamin a les ressources de l'enfance, un imaginaire bien trempé dans une réalité qui fraie avec le polar. Il est un enfant trop seul, dernier de six enfants beaucoup plus âgés, «à la fois innocent et poreux aux problèmes amoureux des grands, un peu tabous pour un enfant de mon âge». Il peuple son isolement, s'invente d'autres vies que la



sienne. Il est Wonder Woman, se fabrique la panoplie complète – des manchettes pare-balles aux boots bleues piquées à sa sœur – et apprend à se transformer en tournoyant sur lui-même. À table, il imite Mylène Farmer, Annie Lennox ses stars pop, ça lui donne une prestance, «*j’attirais l’attention*». Un jour, il quitte la maison. Il a douze ans, sera alors élevé par sa sœur et son beau-frère, boulan-ger le matin, multi-trafiquant le reste du temps. La vie devient un vrai cinéma, les voyous sont les hôtes permanents de la petite ferme retirée qu’ils occupent et l’argent coule à flots pendant que le pain se fabrique et que la sœur, portée sur le

« **JE ME TRANSFORMAIS
EN WONDER
WOMAN, J’ATTIRAIS
L’ATTENTION.** »

paranormal prophétise en Nostradamus, les apocalypses locales. Jonathan perd un peu les règles du bon droit. Il mène une vie de pacha, s’endort sur les genoux des canailles y éprouve ses premiers émois amoureux, «*le côté sexy du banditisme*».

Evidemment, les meilleures choses ont une fin et la délinquance a ses aléas : règlements de compte, revers de fortune, retour à la ville et descente aux enfers du beau-frère, «*un suicide lent*»

jusqu’à la mort réelle au volant de sa voiture. Les années lycée vont le sauver. Une femme surtout, Mercedes Tormo, sa prof de théâtre, «*ma seconde famille*». Elle le récupère, lui et sa bande de mal barrés, les initie à la littérature, au cinéma «*Elle*



ESTELLE HANANIA



ESTELLE HANANIA

a sauvé une grande partie d'entre nous de la perte de nous ou de l'échec scolaire».

ÉCRIRE DE SOI

Pour écrire *Saga*, Jonathan Capdevielle pense d'abord faire appel à un écrivain, lui-même n'est pas auteur. *«J'avais pensé à Marie Darrieussecq. Elle est du sud ouest comme moi et j'apprécie son écriture. Elle a aimé Adishatz, mais n'était pas disponible.*

Elle m'a dit : fais-le toi. Je l'ai pris comme une invitation ou une légitimation. C'était elle ou ce serait moi.» Il se souvient du *Roman de l'adolescent myope* de Mircea Eliade. L'autobiographie a été composée par l'écrivain à l'âge de son héros, adolescent précoce et tourmenté. Eliade y a l'ambition d'écrire sa vie immédiate alors même qu'elle est en train de se construire. Innocente et impudique à la fois, l'œuvre narre par le menu les travers des profs, les complots des élèves, leurs convoitises sexuelles, les premiers émois érotiques. *«J'étais touché par ce livre qui commence sans livre».* Il débute alors comme s'il écrivait une nouvelle, avec dialogues et personnages, libéré de la vérité des faits au profit de la fiction. Mais l'imagination s'ancre dans l'enquête familiale, un vrai travail documentaire : retour sur les lieux du passé, interviews, archives. *«J'avais imaginé des chansons, puis de moins en moins au long des recherches».* Obsédé de mots, l'auteur Capdevielle est attentif à tout. À preuve, il raconte son souci de traduire l'accent bigourdan. *«Je voulais en rendre l'authenticité, cette langue particulière est souvent trop riche en mots qui peuvent se percuter, mais qui dans leur chaos forment une musique originale, une vraie partition.»*

L'accumulation de matériaux passe aussi par la vidéo, elle seule capable de creuser l'écart avec les mots. *«Je voulais créer des paysages, géographiques, mais aussi intérieurs, faits de digressions, d'histoires racontées en partant du terrain».* Jonathan Capdevielle a une manière assez peu orthodoxe d'agencer ce qu'il appelle une «pyramide» de documents non construits. Il écrit, sort du texte, travaille



ESTELLE HANANIA

un film, une archive puis revient au texte, chaque geste enrichissant l'autre.

LE PASSAGE AU PLATEAU

Lorsqu'il pense *Saga*, Capdevielle sait déjà que ce sera une forme théâtrale, mais l'auteur-metteur en scène est hanté par «*des*

images de cinéma, mes icônes de jeunesse, les personnages emblématiques, des stars archétypales.» Un monde en soi qui s'incruste dans les événements de sa vie d'enfant. Il s'agit de leur laisser une vraie place, de les faire cohabiter au milieu des personnages existants, ou disparus.

Mais comment faire renaître les morts ? Jonathan Capdevielle fait jouer une expérience qui a beaucoup marqué ses années lycée. Il a incarné «*le cow boy mort*» un des personnages à réactiver du plasticien Pierre Joseph qui fait revivre des icônes de jeux vidéo, des personnages de contes de fées ou de pub, mythologies populaires universelles. Les personnages sont incarnés par des comédiens qui apparaissent dans des expositions ou galeries et jouent le rôle le temps de l'événement. Le lendemain, ne subsiste de leur présence qu'une photo. Ils deviennent alors des personnages à réactiver par l'acquéreur de l'image qui devra trouver un acteur et l'approcher de son modèle s'il souhaite lui redonner vie. Capdevielle reste fasciné par le procédé parce qu'il permet de «*se plonger dans une période pour se projeter dans l'Histoire*», il a trouvé comment redonner voix aux morts, mais souhaite aussi déjouer la narration, rester au plus près de la mémoire qui opère par tris, sauts dans le temps, décalages entre le corps présent et les images passées, sensations ou ellipses. Le metteur en scène agit en chef d'orchestre. Chaque matériau, archives, vidéos, scénographie, lumière, corps, jeu d'acteur doivent trouver leur «*la*» pour entrer dans la symphonie. «*Il y a une partition textuelle qui a son rythme, un autre mouvement au plateau visuel rythmé par les noirs et les apparitions pour dire les sensations en restant au plus près de l'effé réel. La menace par exemple, c'est littéralement*

«**DÉCALER LES CORPS DES VOIX, COLLER AU PLUS PRÈS DU TRAVAIL DE LA MÉMOIRE**»

l'absence de clarté, alors je me sers de la lumière, du noir.»

Saga, c'est une polyphonie de voix réelles ou non, écrite avec la complicité de sa sœur dont il voulait la version des faits. Jonathan Capdevielle sait toute la force qu'il peut tirer de cette multitude, lui qui a appris de la ventriloquie, cette technique du décalage et du dédoublement. De son expérience, il a acquis l'art

de faire glisser les faits de la mémoire jusqu'à leur incarnation. La voix pour donner naissance à des espaces différents. «Je travaille à la lisière de la fiction et du réel et pour que ce glissement advienne, je tente de décaler les corps des voix (le corps fait quelque chose et la voix autre chose) et dans ce décalage qui fait comme la mémoire, je crée des interstices de réel. Les personnages se déplacent, ils peuvent être à côté de nous, deviennent atemporels.»

• II •

LES COMPAGNONS

Pour son grand saut dans le théâtre, le metteur en scène qui sera aussi acteur, s'est entouré de fidèles. Deux acteurs d'abord, Marika Dreistadt et Franck Saurel rencontrés dans la classe option théâtre de Mercedes Tormo. Elle est comédienne en Suisse, lui fut acteur au Théâtre du Soleil. Leur présence semblait évidente. «*Ils font partie de ma vie. Je leur ai demandé de jouer eux-même, ce qui n'est pas facile pour une comédien. Mais cet espace est le nôtre, on parle de nous, de nos complicités du lycée.*» Avec eux – le plateau n'est pas qu'un rendez-vous de vieux copains ! – il

a dû travailler de manière à ce que l'acteur et sa vie se frictionnent. Son mode à lui, c'est l'improvisation « *moins facile pour Franck que pour Marika, mais c'est aussi une excitation pour eux.* » En conseil artistique, Jonathan Drillet, metteur en scène et comédien. Il était déjà là pour *Adishatz*. « *Il questionne le travail comme un regard extérieur, c'est essentiel, car je joue. Il apporte des retours. C'est aussi un excellent écrivain. Il a écrit le texte du guide du musée de Saga.* » La plasticienne Nadia Lauro signe la scénographie. Connue dans la danse contemporaine dont elle accompagne les compagnies les plus conceptuelles, il l'a choisie pour « *les espaces qu'elle crée, qui*

jouent sur la perception du spectateur. Je ne voulais pas d'une cage à hamsters ! » Et puis, constant toujours, Capdevielle a proposé à Patrick Riou de mettre en lumière *Saga*. Musicien et luthier, le créateur lumières accompagne les créations de Gisèle Vienne et a éclairé *Adishatz*.

Tous ont la bouteille, la complicité, la familiarité du travail en commun. Jonathan Capdevielle sait que l'une des essences du vivant est cet artisanat partagé. Ensemble, ils écrivent cet objet théâtral, réglé au cordeau. *Saga* en est l'exact reflet, rarement processus de création aura à ce point correspondu aux intentions de son initiateur. / ANNE QUENTIN /

• 12 •

MARIE-CLAIRE RIOU

Directrice du Parvis, scène nationale de Tarbes-Pyrénées

«UN ARTISTE CAPABLE D'ALLER AU BOUT DE SA RADICALITÉ»

«Jonathan crée *Saga* ici à Tarbes, là où tout a commencé, sa vie et ses débuts dans l'art. Il est chez lui au Parvis, il y a découvert ses premiers spectacles, s'y est forgé ses premières émotions de spectateur. Nous accompagnons Angelica Liddell et Gisèle Vienne depuis longtemps, deux femmes qui enlèvent les vernis et mettent en bonne santé. Elles symbolisent ce qui me semble essentiel dans l'art : l'intensité. Jonathan est de cette constellation, c'est un artiste très très fort, capable de mettre le feu au plateau, il a le talent et je m'en sens proche comme d'un petit frère. C'est une vraie rencontre. Nous avons déjà accueilli *Adishatz*, son univers adolescent si ambigu et fondateur, capable de parler à chacun d'entre nous. Il nous semblait évident d'accompagner le suite. Et puis, je me réjouis de pouvoir revendiquer la présence d'un artiste local pour de bonnes raisons, car s'il est important, il peut déranger aussi, y compris ici, le malentendu affleure toujours, il ne représente pas l'idée qu'on se fait de quelqu'un qui a réussi. Enfin, il est de cette espèce d'artiste capable de créer un monde, d'aller au bout de sa radicalité.» / PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE QUENTIN /



D.R.

Saga raconté par Capdevielle



• 13 •

Une Bigourdane sexy



PHOTOS: ESTELLE HANANIA

Un bel ours des Pyrénées chez Leclerc



Un personnage à réactiver

SAGA, LE SPECTACLE

Une tragi-comédie familiale hors-norme,
à la beauté épurée.

Prologue. Sur écran noir, un texte écrit en direct plante le décor, la maison familiale. Le scribouillard invisible est interrompu dans sa tâche par un coup de fil, le texte dérape. Une bigourdane apparaît, elle escalade langoureusement une étrange créature en fourrure, mi-montagne, mi-ours, mi-caverne. Jojo en short, occupe le reste de l'immense plateau nu. Nous voilà propulsés dans une saga familiale hors normes.

• 14 •

Les scènes font comme des flashes, échappant à la logique narrative, tout comme les protagonistes surréalistes qui semblent vivre dans un monde à part, avec foi dans le surnaturel- mais sans lois. Allers-retours entre les trous de la mémoire. Les vivants disputent la parole aux morts, les

voix semblent souvent sorties de la nuit des fantômes et forment de longs monologues. Ils sont trois, quatre ou cinq au gré des personnalités empruntées, héros ordinaires d'une vie qui ne l'est pas. Tout semble comme un sfumato hyper-réaliste. Le beau-frère Alain, bandit-boulangier, les potes brigands, dealers, receleurs et plus si affinités forment le premier plan, pendant qu'en arrière-fond, le réalité fond dans la fiction des souvenirs réenchantés. Trivial quand un voyou raconte l'enterrement d'un copain pestiféré alors qu'il vient livrer son héroïne, sublime quand Capdevielle chante le mort enterré aux sons de «*Je sais pas*» de Céline Dion. Triste à pleurer quand les flics débarquent chez le beau-frère pour mettre un point final à la folle équipée. Cut. Ecart permanent entre la banalité des propos et cette vie complètement baroque, entre le tragique et l'absurde des destins qui la composent.

Il plane sur cette *Saga* comme une menace sourde sans cesse repoussée par le pouvoir d'un enfant qui aurait fait de l'innocence son salut. Jonathan Capdevielle sait laisser affleurer la tendresse y compris dans le rire permanent, mais il ne cède jamais à la complaisance nostalgique. L'épure du plateau, la perfection du jeu et des images concourent à faire de cette *Saga* familiale un moment à la beauté tendue, ardente. / ANNE QUENTIN /



ESTELLE HANANIA

THE SHOW MUST GO ON

Deux projets personnels seulement, il est déjà bankable.

Jonathan Capdevielle a su fédérer autour de son seul nom une pléiade de lieux culturels qui lui garantissent une tournée de *Saga*, en France, en Suisse et même en Norvège. Il aurait pu souffler, mais on ne se refait pas, demain, c'est aujourd'hui et les envies et aventures s'amoncellent. D'abord avec Gisèle Vienne, retour aux origines. Son alter ego tout aussi prolifique prépare pour juillet, *The ventriloquist convention* (titre provisoire), créée au Théâtre de la Halle, le prestigieux théâtre de marionnette allemand. Sur un texte de son complice Dennis Cooper, la chorégraphe-marionnettiste-philosophe-metteuse en scène explore la figure du marionnettiste-ventriloque, ses motivations, ses activités, les questions liées à son genre, à son identité et les représentations qu'on s'en fait. Avec elle encore, il sera Barbe-bleue, rôle titre d'un opéra de Bartók qui sera créé à La Monnaie de Bruxelles en 2017.

En vue aussi, l'adaptation de *Jerk* pour le cinéma. D'abord pièce radiophonique et livre, puis solo marionnettique sur la scène, l'opus devrait trouver une nouvelle fortune sur grand écran. Capdevielle pourra explorer plus encore ce 7^e art qui l'attire. Il a tourné dans *Boys like us*, road



movie gay de Patrick Chiha, sorti en septembre. Il aime le cinéma, cette manière si différente de jouer pour un acteur rompu au théâtre, «*Il y a comme un instantané des prises pas de continuité, c'est assez excitant et un peu déstabilisant à la fois*».

Mais surtout, l'acteur pourtant overbooké, ne renonce à aucun rêve et imagine un futur personnel qu'il construit à voix haute. «*J'aimerais mettre en scène d'autres auteurs. En fait, j'ai vraiment envie de monter une pièce chantée avec des musiciens. La musique, la danse, le chant, le texte, elle serait la synthèse de tout ce qui me touche. Je voudrais créer un spectacle pour enfants, une comédie musicale pour enfants dans la veine de l'exigence d'un Pommerat. C'est important, les enfants, non ?*» Nous, on croyait plutôt y voir une petite obsession... / A. Q. /



Saga”, madeleine proustienne de Jonathan Capdevielle

Renouant avec les souvenirs d’une enfance tarbaise, Jonathan Capdevielle invente un théâtre de l’introspection aussi sensuel et fascinant qu’un conte des frères Grimm.

Au départ, ce ne sont que quelques caractères d’imprimerie (ceux qui s’inscrivaient en lettres de lumières sur les écrans noirs des premiers ordinateurs) qui viennent, à la manière de bugs de plus en plus envahissants, parasiter la pénombre de la nuit qui transforme la cage de scène en un insondable trou noir.

A la manière des observateurs calant l’optique de leur télescope vers les zones les plus sombres de l’espace pour remonter aux origines de l’histoire de notre univers... Jonathan Capdevielle reprend son premier clavier pour remonter le mot à mot du temps avec son spectacle *Saga*, et retrouver l’innocence du regard qu’il posait sur le monde dans cette Bigorre sauvage où, entre Lourdes et Tarbes, il a passé son enfance.

Comme dans les contes de fées, l’action se passe dans une grande maison isolée, une bâtisse perdue à la lisière de la forêt. L’endroit idéal pour renouer avec cette bulle protectrice de l’enfance qui fait du petit Jonathan le témoin innocent de la dangerosité des frasques des adultes qui l’entourent... On le retrouve partageant l’intimité du couple formé par sa grande sœur et un amant qui n’a qu’un défaut, celui de se révéler être un expert en bricolages douteux, flirtant avec les frontières de la légalité. Alors que ces aînés donnent simplement à Jonathan l’impression de passer leur temps à jouer aux gendarmes et aux voleurs, la paix régnant dans ce paradis libertaire va faire long feu le jour où il s’aperçoit que lorsqu’une aventure se déroule dans la réalité, elle peut aussi s’achever, comme au Monopoly, par la douche froide d’un passage par la case prison.

Le pays des merveilles de l’enfance

Sur le plateau nu, la masse impressionnante d’une réplique d’un pic des Pyrénées prend les allures de gros gâteau tout juste sorti du four, une madeleine géante apte, elle aussi, à convoquer les souvenirs. Tirant sur le fil d’une mémoire qui dévide sa pelote dans l’animation de personnages semblables à des figurines décoratives ornant le morceau de bravoure pâtissier, sa sœur apparaît telle une poupée en habits traditionnels qui serait devenue experte dans l’ascension des falaises à mains nues. La voici bientôt rejointe par un immense ours en peluche qui gambade en liberté et par des randonneurs à poil portant des sacs à dos, tandis qu’en contrebas, un rugbyman semble devoir rester pour l’éternité suspendu dans les airs, dans le temps arrêté de l’instant de gloire où il marque son essai.

Jouant avec ces épisodes épiques restés dans sa mémoire, comme il le ferait avec les poupées retrouvées d’un coffre à jouets, Jonathan Capdevielle nous invite avec humour à découvrir ce que fut son pays des merveilles. Une délicieuse expédition au cœur d’un paysage de pure fantaisie qui démontre qu’il est possible de grandir sans rien oublier de cet état de conscience de l’enfance qui rend si magique la chronique non censurée de la moisson d’émotions qu’il nous livre aujourd’hui.

P. Sourd, *Les Inrocks*, 02/03/2015

«Saga» : Jonathan Capdevielle, voix à suivre

Le metteur en scène et comédien ventriloque revient avec une autobiographie fictionnée

Dans «Saga», Jonathan Capdevielle invente sa trépidante légende personnelle.

Que faire de la masse confuse des souvenirs et traumatismes de l'enfance ? Les jeter, les mettre en forme... les jeter dans une forme. Le comédien et metteur en scène Jonathan Capdevielle, né à Tarbes, a grandi dans le village pyrénéen du Ger, passant beaucoup de temps avec sa sœur et son copain dans une boulangerie qui s'est révélée être un abri à trafics (d'armes, de faux chéquiers...). Après *Adishatz/Adieu* créée en 2009, cette nouvelle pièce réinvestit l'autobiographie fictionnée d'un provincial qui comprend que sa différence (sa sensibilité artistique, son homosexualité) doit à la fois s'affronter aux puissances de la norme mais surtout, et plus encore, à l'ensemble des phénomènes, sentiments, actions plus ou moins détaillés qui constituent la trame de son quotidien.

Fantôme

Il y a par exemple ce moniteur de colonie SNCF qui le fait jouer dans un remake de *Vendredi 13*, ce patron de boîte extraverti qui vient d'enterrer son amant mort du sida et qui se console en se plongeant le nez dans des sacs de cocaïne. La timidité du gamin est houspillée par les grosses blagues, la chaleur décontractée des après-midi nudistes à la plage. La bande-son de ces souvenirs est elle aussi marquée par son étrangeté familière, les aboiements du chien à l'approche du moindre humain ou d'un fantôme qui fait craquer le plancher, les tubes des années 90 et les chants traditionnels occitans. Le milieu du plateau est occupé par une montagne griffue, une masse brune moitié-minérale moitié animale, sur laquelle les acteurs se posent ou viennent se lover. Sinon, la scène est vide comme pour figurer un espace de vie où il y a tout à (ré)inventer. *«C'est écrit comme un scénario, mais il n'y a pas de chronologie, explique Jonathan Capdevielle, avec des ellipses douces et noires. Quand on est enfant, on n'est pas protégé des drames. Sur le moment, on est marqué, ça nous reste, tout ce qui est du domaine de la mort, de la sexualité, qui construit profondément l'identité d'une personne... Il y a une certaine irresponsabilité des adultes et le regard déformant que l'enfant que j'étais pose là-dessus, du moins tel que le souvenir l'a fixé.»*

Fils de cheminot, le dernier d'une fratrie de six enfants, «Jojo» développe très tôt un talent d'imitateur (Jean-Jacques Goldman ou Annie Lennox) et à l'École supérieure nationale des arts de la marionnette, à Charleville-Mézières (Ardennes), où il entre au milieu des années 90, pour son premier spectacle, il prête ses dons de voix transformiste à un chien auquel a été greffé un cerveau de nécrophile. C'est là qu'il rencontre Gisèle Vienne, dont le travail croisant art contemporain, théâtre et ventriloquie culminera avec *Jerk*, d'après un texte de Dennis Cooper, où le jeune Capdevielle incarne avec une véracité dérangeante un serial killer et ses différentes jeunes victimes figurées par de petites marionnettes.

Couleur

Dans *Saga*, la truculence d'un univers pagnolesque se retrouve soudain intégralement revisitée par des idées de découpages laconiques, de raccourcis conceptuels qui donnent la couleur particulière de la représentation - ce qui aurait pu finir en impasse devient *Saga*. Une certaine immobilité menaçante gagne les personnages et pourtant la formidable polymorphie gestuelle et vocale de Jonathan Capdevielle invente une trépidante légende personnelle qui est la dynamique même qui l'a sorti de son trou et fait maître du jeu.

Didier Péron, *Libération*, 9 mars 2015